

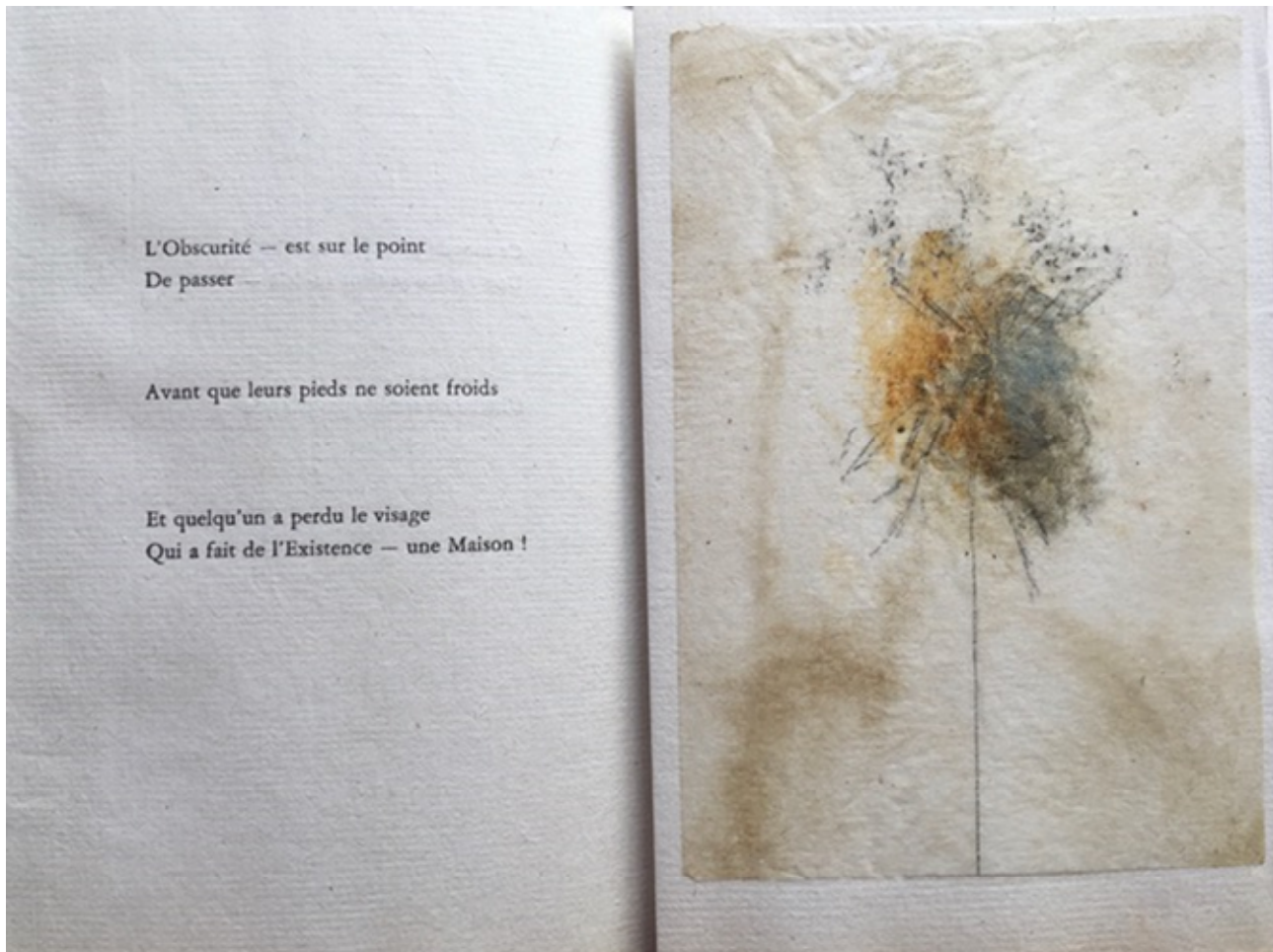
Février-mars 2021
Hommage à Jean-Pierre Sintive,
disparu dans la nuit du 4 au 5 février 2021



Jean-Pierre Sintive et François Heusbourg à Cavaillon

Avec les témoignages de :

[Stéphanie Ferrat](#)
[François Heusbourg](#)
[Jean-Louis Giovannoni](#)
[Frédérique de Carvalho et Mireille Irvoas](#)
[Lionel Destremau](#)
[Sylvie Fabre G.](#)
[Jean Lissarague](#)
[Bertrand Fillaudeau](#)
[Rodrigue Marques de Souza](#)
[Valérie Rouzeau](#)
[Ludovic Degroote](#)
[Anne Bernou](#)
[Magali Latil](#)
[Patrick Wateau](#)
[Yves di Manno](#)
[Alain Millou](#)
[Geoffrey Squires](#)
[Esther Tellermann](#)
[Martine Pringuet & Mireille Ravier](#)
[Fabienne Courtade](#)
[Christian Tarning](#)
[Erwann Rougé](#)
[Caroline Sagot-Duvaurox](#)
[Nicolas Marquet](#)
[Philippe Guitton](#)



Stéphanie Ferrat, poète, peintre ; texte d'Emily Dickinson
Editions Les Mains

Espaces blancs

On écrit en Garamond, on tient dans des corps modestes, on libère de l'espace autour des mots : on disparaît, c'est tout le secret du travail. Nos éditions sont unes.

Jean-Pierre n'aimait pas la poésie. Il y avait là quelque chose de l'ordre de la blessure peut-être, du combat sûrement : d'un combat contre lui-même, contre des non-dits tristes et intacts, qu'il a su transformer en beauté. La vie, ses cahots, ses impossibilités, ses jouissances, ses incohérences, c'était une chose. Tous ceux qui ont approché Jean-Pierre connaissaient ses emportements, qui pouvaient être aussi partiels qu'aveugles – et parfois tout aussi géniaux et éblouissants de générosité. Peu importe. Ses livres étaient des œuvres de beauté.

À quelqu'un qui disait à Charles Mingus – autre grand blessé de la famille – qu'il faisait du jazz (terme d'argot vulgaire du sud des Etats-Unis), Mingus répondait : « Je ne veux pas que ma musique soit appelée jazz. [...] Ma musique est une œuvre de beauté qui n'a rien à voir avec ça... » Jean-Pierre avait les mains fines, d'une finesse infinie, tout l'inverse des gros doigts merveilleux de Mingus, mais il avait ce même don pour créer la merveille. Ah Um.

Il n'aimait pas la poésie, ce qui veut dire qu'il n'aimait rien en deçà de ce qui le bouleversait. C'est commun et pourtant si rare. Les plus beaux poèmes étaient ceux dont il ne pouvait rien dire. Mais qu'il reconnaissait. Comme des compagnons, des refuges indispensables de la vie. Les seuls à qui il savait parler – sans un mot. Jean-Pierre parlait sans un mot.

Et d'ailleurs, si nous nous retrouvions lui et moi – après avoir en secret rien que pour nous murmuré les mêmes poèmes de Lamarche-Vadel ou de Porchia – plus volontiers autour d'un verre, des disques que nous venions de découvrir ou de chiner (et combien de fois nous sommes-nous offerts les mêmes albums), ou des cent concerts que nous avons faits ensemble, cela signifiait que c'était ailleurs, loin du poème, qu'il puisait et synthétisait cette alchimie du poème, pour la reverser dans les livres. Lui qui ne lisait guère ceux qui avaient été écrits avant sa naissance. Comme si sa vie, toute projetée dans la poésie, avait la capacité magique de la contenir tout entière.

S'il mettait dans les livres des Editions Unes la pudeur qu'il ne mettait pas toujours dans sa vie, c'est parce que Jean-Pierre considérait que ses éditions étaient sa famille. La fraternité lui allait tellement mieux que l'amitié. L'amour inconditionnel, mais choisi, l'impossible quadrature du cercle enfin résolue, au-delà des distances. Tout comme d'avoir créé un catalogue – des proximités, des continuités – marqué par l'instinct, l'intensité, l'élégance et la liberté, sans se revendiquer d'un cheminement intellectuel. Bâtir sans se construire, mais surtout accompagner, les autres, du regard, et d'un doux geste de la main. Il avait la capacité de changer la vie.

Disparaître oui, c'était pour lui la raison d'être d'un éditeur, avec un regard espiègle et joueur. Pour laisser place à cette confrérie multiple, diverse et si complémentaire d'écrivains, tous réunis sous une même couverture discrète et blanche qui finissait, établir l'espace d'une maison commune. Et habitable pour la vie.

Disparaître, peut-être. Mais pas si tôt.

François Heusbourg, poète et traducteur
Editions Unes

Jean-Pierre,

il faudrait des heures pour dire tout ce que j'ai partagé avec toi, depuis notre rencontre en octobre 1978 à St. Maximin, lors d'une expo collective de peintres, à laquelle participait Ghislaine Amon (Raphaële George). Rencontre timide. Puis, celle d'octobre 1981 où tu es venu me demander de publier dans tes éditions, qui allaient voir le jour en décembre de cette même année. Nous avons très vite sympathisé. Quelque chose de magique émanait de toi alors que tu étais très réservé et d'une grande timidité. Tout de suite, je t'ai confié des textes que j'étais en train d'écrire : « Le Visage volé » (qui sera le premier livre des Editions Unes), puis « Le Corps immobile » (qui paraîtra lui en mars 1982). Ce qui m'a frappé lors de notre première rencontre, et qui jamais ne m'a quitté, c'est l'art incroyable que tu as toujours eu de rendre beau tout ce que tu touchais, voyais, et de transmettre cette beauté à tes interlocuteurs. D'un seul coup, je n'étais plus un poète perdu dans son coin mais un poète qui écrivait pour toi car quelque chose en toi élevait mes mots hors des contingences. Tu étais celui qui était au bout des phrases que j'écrivais et qui les écoutait vraiment. En fait, j'écrivais pour toi et cette « adresse » ne se dérobait jamais. Dès que je désespérais, et Dieu sait que c'était assez fréquent, tu me téléphonais ou m'envoyais des petites lettres, souvent accompagnées d'un « Y'a bon ! », sorte de riz au lait en boîte assez infect, que j'utilisais comme anti-dépresseur devant l'adversité, et ces petits signes non seulement me réconfortaient, mais me redonnaient l'envie de continuer d'écrire. J'ai grandi en même temps que les Editions Unes auxquelles tu m'associais souvent pour lire de nouveaux manuscrits dans le but de recueillir mon avis sur tel ou tel texte. Tes éditions étaient aussi une famille : tu avais ce don de faire que tes auteurs se lisent entre eux et se rencontrent. Cette famille dont tu étais fier, existe toujours. Jean-Pierre, tu n'étais pas que mon éditeur, nous étions avant tout des frangins, partageant les joies et les peines que nous rencontrions dans nos vies. Tu me manques tu sais. Toi qui savais transformer tout en beauté.

Jean-Louis Giovannoni, écrivain

beaucoup de messages reçus à l'annonce de la disparition de Jean-Pierre, messages venus des « habitué.e.s » des *Petits Toits du Monde* / rencontre annuelle de poésie contemporaine qui s'est tenue de 2000 à 2018 / et dont Jean-Pierre fut, ô combien, partie prenante durant 15 ans.

« Jean-Pierre Sintive y était une présence sensible, un compagnonnage essentiel, un ancrage.

Je pense à ces moments de grande proximité de tous avec lui, dans le foisonnement des lectures.

Au bonheur tremblant de tenir entre les mains un livre des éditions Unes, dont il savait transmettre avec enthousiasme et sobriété le cœur battant des mots. (...) M.F-B. »

ou bien : « de si beaux partages autour des Petits Toits, du Marché, sa voix durant les lectures, les auteurs qu'il m'a fait découvrir, sa simplicité dans l'échange, vraiment je suis triste. C.R. »

Jean-Pierre *sous les Petits Toits* (comme on disait), c'était « ça » : un passeur fraternel, un enthousiaste émotif, un fou de poésie, un tendre et... un joyeux luron...

c'est pagaille de souvenirs dès que l'on pense Jean-Pierre :

le cerisier d'ici en détient un certain nombre, c'est dans son ombre que se passait le « off » des PTduMonde comme le champagne et le soulagement de « l'après » ou bien comme un petit déjeuner avec Antoine Emaz dans la tendresse qui ne dit pas son nom. ou bien...

une balade en montagne avec chips et bière, Jean-Pierre s'approche d'un petit lac et... tombe dans le lac avec sa belle chemise blanche... ou bien

des soirées interminables chez lui parmi ses « vinyles », une connaissance inouïe des voix (et des paroles), des disques dégottés dans les vide-greniers et chez les disquaires, des disques dont il sait « tout » et dont il transmet l'émotion qui préside... ou bien

les dîners à Trans-en-Provence chez « les italiens » juste après les vernissages des expositions de la galerie Remarque, les poètes les artistes, une joie, une petite communauté éphémère, éternelle, – et une liqueur au citron en final pour le voyage en Italie... ou bien

après les grandes inondations dues à la crue subite et violente de l'Argens, nous, sur le trottoir devant la galerie avec des jerricans d'eau claire lavant à grande eau les peintures les dessins les livres d'artiste, tant embourbés (littéralement) que c'est à n'y pas croire et, de retour chez lui, les dessins (Tapiès and co) séchant sur les bords de la baignoire et prendre une douche entourés de petits chefs-d'œuvre... ou bien

la visite du potager, Jean-Pierre le citadin était devenu un expert en jardinage, son émerveillement devant les artichauts les choux de Bruxelles les petits pois... puis Jean-Pierre en cuisine, les petits plats parfaits et inédits, les petits vins bio-locaux,

la même attention aux légumes que celle qu'il avait lorsqu'il montrait une œuvre, un livre d'artiste, lorsqu'il lisait quelques lignes d'un poème pour que nous en comprenions la beauté et l'importance.

Jean-Pierre au bord des larmes souvent dans le bouleversement du vivre.

Frédérique de Carvalho, poète, et Mireille Irvoas, organisatrices des Petits Toits du Monde

le 23 février 2021

Ma mémoire me joue des tours, souvent, et je ne conserve pas toujours assez bien les instants qu'il me faudrait parfois inscrire de manière plus indélébile. De Jean-Pierre Sintive cependant je conserve quelques images fugaces mais marquantes, presque toutes liées au Marché de la Poésie de Paris où je l'ai croisé à plusieurs reprises. La première fois, ce devait être en 1997, ou bien l'année précédente je ne sais plus. Mes études avaient mené mes pas de lecteur vers certains poètes de son catalogue, Bernard Noël, Roberto Juarroz, Antonio Porchia, et j'en ai découvert bien d'autres ensuite, des étrangers comme José Angel Valente, George Oppen, Miguel Hernandez, et de très nombreux français qui ont provoqué d'autres rencontres, des échanges, des liens affectifs autant qu'intellectuels, des amitiés parfois, avec Jean-Louis Giovannoni en particulier. Sans l'existence des éditions Unes, sans l'accueil chaleureux de Jean-Pierre Sintive, ces rencontres n'auraient sans doute pas eu lieu. Nous débattions parfois autour d'un verre, dans son stand place Saint-Sulpice chaque année ; nous avons correspondu pour un entretien dans un numéro de la revue *Prétexte* en 1998, puis à nouveau échangé autour de l'édition et du drame de 2002... lors de l'incendie de l'entrepôt des Belles Lettres qui emporta son stock d'ouvrages et le toucha profondément, signant l'arrêt des éditions. Ces éditions Unes, relancées, désormais dirigées par François Heusbourg, lui survivent et continuent de porter son histoire, celle de livres dont Sintive rêvait et, ne les trouvant pas, qu'il avait fini par éditer lui-même. Je garde de lui l'immense image d'un passionné de poésie, de fabrication de bel objet, de typographie, d'artisanat du livre et de plaisir de transmettre, de donner à lire, et à voir aussi, dans ses associations avec des peintres et des plasticiens. Et puis, aussi, une certaine manière d'écouter l'autre, quand on sentait poindre une pique d'humour dans son regard sourcilieux soudain posé sur vous, toujours avec une forme d'affection bonhomme et un désir de partager l'instant.

Lionel Destremau, éditeur et poète

Tout ce bleu dans le noir de l'adieu

Nous sommes dans un temps de détresses mais, ce samedi matin du 6 février, quand j'ai entendu la voix de Ludovic Degroote au téléphone, j'ai cru d'abord qu'elle m'annonçait la joie d'une arrivée. Très vite s'est révélé que sous sa douceur, sa parole précautionneuse, se cachait l'annonce d'un départ sans retour. Jean-Pierre, notre éditeur et notre ami, était mort. Lui qui m'avait écrit dans sa lettre de mi-janvier « l'énergie est ancrée et l'espace ouvert », lui qui souriait, avec son cœur espiègle, d'une possible « autre lumière », était tombé dans « le guet-apens » de la mort.

Foudroyé le passeur, le sourcier, l'éveilleur sensible. Sur les murs et les étagères de la galerie Remarque ou en d'autres lieux dédiés à l'art et à la poésie, il ne ferait plus vibrer la beauté et son âme profonde dans sa voix, par ses gestes et ses rires. La nouvelle en moi n'en finit pas de propager ses ondes d'une tristesse infinie. Elle me ramène à l'enfance de notre lien, à la Maison Unes, cette habitation poétique, artistique et affective qu'il a créée et qu'il a transmise plus tard à François Heusbourg comme une aventure à renouveler. En 1995, il m'y avait accueillie avec sa passion pour la poésie et sa générosité pour les poètes dont il choisissait d'accompagner la voie. Je n'oublierai jamais le soir de printemps où il m'a téléphoné pour la première fois, deux jours seulement après que j'ai envoyé *L'autre lumière* aux éditions Unes dont j'admirais depuis longtemps le catalogue d'auteurs, magnifique, et l'esthétique des livres. Je l'écoutais me parler « d'un choc de lecture rare », « d'une gifle reçue », et c'était pour moi comme dans un rêve. Mon manuscrit était accepté sans réserve – et il allait être publié, comme ceux qui ont suivi. L'été fini, sentant ma retenue timide, c'est lui encore qui décida la rencontre chez moi. Ma table cet après-midi-là se couvrit de ses livres blanc-ivoire et de mes manuscrits enfouis dans des tiroirs, un partage s'accomplissait. Le dialogue, poursuivi depuis trente ans, restera désormais dans l'inachevé, comme restent les vies et le poème.

Il y a des rencontres qui ne peuvent être comparées à nulle autre parce qu'elles touchent à l'essence même de notre être et elles changent notre destinée. Celle de haute intensité vécue avec Jean-Pierre m'est toujours apparue un miracle, je l'avais attendue des années après l'aventure de *Sorcières*. Elle m'a donné une confiance et m'a permis d'entrer dans cette forme de présence que nous accorde l'écriture quand elle est lue et partagée. C'est son mystère que Jean-Pierre mettait en lumière dans un rendez-vous fervent. Alors chaque mot, chaque acte, chaque livre deviennent un don et trouvent leur sens et leur vraie place. Jean-Pierre qui avait l'intelligence des textes possédait aussi celle du cœur. Il aimait les autres et accordait leurs solitudes. Sa façon de toucher les livres, son amour de l'art et de la belle édition, sa tendresse décalée étaient une bouleversante mise à nu. Il avait aussi *le génie des rencontres* pour faire circuler les souffles. Grâce à lui, dès ma première lecture à la médiathèque de Cavaillon en 1995, j'ai rencontré des poètes et des artistes qui sont devenus mes fidèles compagnons de route. Certains d'entre eux, tels Frédéric Benrath, Claude Margat ou Maurice Benhamou, nous avaient quittés ces dernières années. Aujourd'hui que Jean-Pierre n'est plus là, ma chambre d'écriture et les éditions Unes gardent plus que jamais les preuves du passage ensemble. Et ma mémoire, elle, engrange les traces de ce qui a été et demeure la vie vivante en poésie. Tout ce bleu dans le noir de l'adieu.

Sylvie Fabre G., poète

parfois

paroles sont

larmes

de silence

parfois

Bernard Noël Fable pour le vent Unes, 1985

L'action se déroule en 2019.

Jean-Pierre se relève difficilement d'une douloureuse séparation. Il a passé de longues et éprouvantes semaines à l'hôpital.

Le salon Page(s – un salon de livres d'artiste et de bibliophilie contemporaine qui se tient tous les ans fin novembre – a choisi cette année d'honorer Bernard Noël et de rendre hommage à sa contribution dans ce domaine d'édition. En tant que responsable de l'exposition et sachant combien Jean-Pierre admire l'homme et l'œuvre, je lui propose de m'aider dans cette entreprise. Je n'ai pas attendu sa réponse enthousiaste plus de deux jours !

Dès lors, se sont d'incessants échanges entre Draguignan et Paris pour choisir les livres les plus significatifs et aboutir à une liste d'une trentaine de titres, tous plus intéressants les uns que les autres. Jean-Pierre propose également quelques documents uniques qu'il détient.

Un regret m'habite cependant. Durant cette période Jean-Pierre n'a pas eu l'occasion de monter à Paris et nous n'avons pas pu rendre visite ensemble à Bernard Noël dans sa retraite de Mauregny-en-Haye. Mais ce regret s'efface la veille de l'ouverture du salon. Jean-Pierre est avec moi pour présenter au mieux les livres sous vitrine, pour accrocher à la cimaise un choix de « chosins » - ces dessins au trait, particulièrement obsessionnels que Bernard Noël réalise régulièrement -, pour installer un magnifique portrait photographique de Bernard Noël par Marc Trivier. Il faut le voir s'activer, déballer avec d'innombrables précautions un ouvrage rare, placer un cartel, redresser un cadre. Rien n'échappe à son regard. Il a retrouvé toute son ardeur d'éditeur et de galériste, tout son enthousiasme et toute son exigence. Et quelle joie lorsque Bernard Noël découvre en fin de journée l'exposition et nous remercie avec une intense émotion. Oubliés les doutes, les peines.

Le soir, le dîner avec Bernard Noël et Eliane Kirscher est des plus joyeux. On échange des souvenirs, des blagues, des recettes. Insouciant d'un avenir bien incertain pour les uns comme pour les autres... Je retiens pour toujours l'expression de bonheur qui habitait Jean-Pierre ce soir-là.

Jean Lissarrague, Éditions Écart

20 février 2021

« Les dessous de l'édition »

Inutile de revenir sur la qualité de la politique éditoriale de Jean-Pierre Sintive, son catalogue parle pour lui bien mieux que je ne pourrais le faire. Unes et Corti, et ce n'est pas un hasard, ont en commun dans leur catalogue bon nombre d'écrivains, très précisément vingt : Broda, Celan, Dickinson, di Manno, Eliraz, Genoux, Henein, Huidobro, Jackson, Jourdan, Juarroz, Luca, Oppen, Pessoa, Pizarnik, Sagot Duvaux, Stevens, Valente, Wateau, Williams. Je préfère donc livrer une anecdote qui traduira son état d'esprit et sa personnalité et permettra à ceux qui l'ont connu d'imaginer la scène.

Nous le croisions (Fabienne Raphoz et moi) surtout au Marché de la Poésie, d'où remontent aussi bon nombre de beaux souvenirs, le partage d'un stand avec Verdier, et l'humour pince sans rire d'un autre grand éditeur, Gérard Bobillier, les échanges avec des confrères que nous avions plaisir à retrouver d'une année l'autre, Michel Camus de Lettres Vives, Patrick Beaune de Champ Vallon, Yves di Manno de Flammarion et quelques autres. Nous évoquions alors nos derniers coups de cœur et en profitions pour découvrir les siens, dont Jean-Louis Giovannoni, Liliane Giraudon, compagnons de la première heure. Sintive était aussi un homme de cœur, un sentimental, derrière son allure potache.

Mais revenons à Jean-Pierre. Cette année-là, à l'occasion du Salon de la petite édition de Crest, organisé par Caroline Sagot Duvaux et Michel Anseume, nous nous étions retrouvés entre amis chez Caroline et Michel. L'atmosphère était enjouée, voire même très festive. La conversation à un moment roula sur Roberto Juarroz dont Jean-Pierre avait édité trois livres. Son « Poésie et création » était épuisé depuis quelque temps ce qui m'attristait beaucoup. J'avais donc confié à Sintive que s'il ne le rééditait pas Corti le ferait volontiers.

Nous passions d'une bouteille l'autre lorsque Jean-Pierre, qui se chargeait de déboucher les bouteilles, se mit à pester. Le bouchon d'une bouteille de Menetou blanc, si mes souvenirs sont bons, avait refusé de céder et s'était fragmenté, menaçant de gâter la bouteille. J'affirmai alors à Jean-Pierre que je me faisais fort d'ouvrir cette bouteille réticente. Encore fallait-il que nous trouvions un enjeu. Cet enjeu fut « Poésie et création ». Si je parvenais à enlever sans dégâts ce moignon de bouchon, nous récupérerions ce titre.

Jean-Pierre m'observa goguenard pendant toute l'opération qui me prit un certain temps. Ayant senti que j'avais accroché un moignon solide du bouchon, je m'appliquai à le faire remonter insensiblement tout en continuant à enfoncer davantage la spirale. Voyant que le bouchon allait sortir et que les miettes seraient expulsées sans dommage, je revins à table pour achever l'enlèvement. Jean-Pierre, grand seigneur, me félicita aussitôt : « Tu pourras l'éditer quand tu veux. »

Bertrand Fillaudeau, éditions José Corti

Ce poème a été écrit après la sollicitation de Magali Latil à accompagner son exposition prévue en septembre 2021 à la Galerie Remarque de Jean-Pierre Sintive.
Qu'il marque ici mon amitié à son égard.

LIGNE IMPURE

tant d'obscurité
en toute la clarté

l'eau invisible
bloque l'essence
de la pensée

rien n'est nommé
de la disparition
de qui habitait
la surface infime

il jeta ses arcs
sur le sol
juste avant la rive
aveugle

il piétina les armes
de sa pensée

pourquoi être venu
dans la si grande obscurité
puisque nous mourons dès avant
la pensée

pourquoi avoir ôté la cédille de mon cœur

Rodrigue Marques de Souza, poète

La dernière fois que Jean-Pierre et moi nous nous sommes vus, la dernière fois que nous avons parlé c'était au Marché de la Poésie de Paris, devant le stand des éditions Unes où Antoine Emaz et Ludovic Degroote se trouvaient côte à côte en séance de signature, le samedi 9 juin 2018. Jean-Pierre s'est tourné vers moi et m'a dit : « Faudrait pas être émotif », il retenait ses larmes.

Nous savions que nous allions perdre Antoine. Il n'y avait rien à ajouter. Je suis partie de mon côté avec ces mots de l'ami au cœur.

Je n'arrive pas à croire à sa mort, j'ai beau savoir, par Stéphanie, par François et d'autres, ma comprenette refuse d'admettre cette nouvelle si triste, si brutale, si moche.

Ces jours-ci, grâce à François, je revois la traduction de *Spring and All* qu'il m'avait demandée en 1999. Avec William Carlos Williams et ce texte de « printemps » joyeux et farfelu, cette « déclaration d'indépendance de l'artiste », je reste encore un peu avec Jean-Pierre : à lui tout le printemps du monde.

Valérie pour Jean-Pierre, 20 février 2021

Valérie Rouzeau, poète et traductrice

Rendre hommage à Jean-Pierre n'est pas simple, tant la multiplicité des souvenirs s'enchevêtre avec la complexité de sa personne.

1992, je me rappelle lui avoir acheté des livres place Saint-Sulpice, c'était la première fois que je le rencontrais, par l'entremise de Jean-Louis Giovannoni avec qui Antoine Emaz m'avait proposé de déjeuner ; j'avais déjà acheté des livres auprès de Jean-Pierre par voie postale en 88, richesse des textes, maquette et soin remarquables, exigences que François Heusbourg perpétue avec le même enthousiasme. Deux ans plus tard, à Lille, importante manifestation autour de la poésie à laquelle participe Jean-Pierre ; entre bières, livres et rires, nous devenons proches ; à la fin du w-e il me demande si j'ai un manuscrit à lui faire lire : il y en a un, replié depuis trois ans dans un tiroir de peur de le faire lire, du moins qu'il soit refusé, *La digue*.

Autour des éditions Unes plus que de sa personne, Jean-Pierre avait réussi à créer une « famille », terme auquel il tenait, lui qui avait eu une histoire compliquée avec la sienne. Bien sûr, ce n'est pas le seul éditeur à avoir désiré ou suscité ce type de rapprochement, bien sûr aussi ce n'était pas le royaume des bisounours : être affectif et susceptible, avec ce que cela peut induire de formes d'intransigeances, Jean-Pierre pouvait se montrer cinglant. Mais il avait réussi à agréger un noyau d'écrivains et d'artistes autour duquel d'autres pouvaient graviter, voilà qui constitue la famille Unes.

Septembre 2006 : Jean-Pierre et Stéphanie Ferrat font une halte à Wimereux par un temps estival qui nous a valu de joyeux moments sur la digue. Bons repas, bons vins, bons rires – balade en voiture du côté des deux caps, on revient par le village de Frethun, non loin de Calais : flash, en passant devant l'école, Jean-Pierre se persuade qu'il s'agit de celle où ses parents avaient enseigné ; il descend de la voiture, une institutrice lui confirmera la présence des Sintive, il y a très longtemps. Lui qui avait très peu vécu dans le Nord en était bien plus issu que moi qui y avais quasiment toujours habité. Il en avait des habitudes, la capacité à en manier des éléments patoisants, du lexique au parler « ch'ti » (mail de l'été dernier : « in va mingé d'la mimollette bio hors d'âge !!! »), des souvenirs culinaires de son enfance ; au-delà de la manière dont il pouvait s'en amuser, cela exprimait une tendresse pour une grand-mère ou certains aspects de ce vieux passé et de cette culture dont la vie l'avait géographiquement coupé. J'ai souvent pensé que son goût pour l'Irlande pouvait aussi venir de cet ancrage et des formes de rudesse que contenaient ses géographies intérieures, physiques et humaines.

Nous avons tous nos fragilités. Jean-Pierre avait donc les siennes, cachant ses pudeurs derrière ses lunettes ou des grimaces, sauf quand cela débordait, comme ce fut le cas aux Petits Toits du Monde, lorsqu'il lut des extraits de Thierry Metz. Avec cette pudeur, il y avait une forme de modestie plus que d'humilité, sa connaissance des livres, de la chanson, la réussite des éditions Unes, les culots dont il était capable, n'empêchaient pas une inquiétude profonde et un besoin d'être aimé par ceux qu'il aimait. D'une certaine façon, la discrétion avec laquelle il est parti témoigne d'une facette peut-être moins visible de ce « frère », comme il aimait à nous nommer.

Ludovic Degroote, écrivain

La galerie Remarque (1999 – 2010) fondée à Trans-en-Provence par Jean-Pierre Sintive et Stéphanie Ferrat s'ouvrait sur une petite place de village. Le lieu était retiré, situé à proximité immédiate de la Nartuby qui semblait alors une rivière paisible. Pour qui n'avait pas été initié, découvrir la galerie relevait du hasard. Ce hasard allait pour moi se révéler une chance inouïe. Une de ces rencontres importantes qu'offre une vie.

Une fois franchie la porte, l'espace se dilatait – cela bien que la galerie fût de petite taille –, les bruits les arrogances les lâchetés du monde extérieur s'évanouissaient d'un coup, on se retrouvait immergé dans une lumière douce et tamisée, très légèrement dorée, apaisante. Clarté, limpidité, élégance. Chacune des œuvres, aussi petite fût-elle, trouvait exactement l'espace de résonance qui lui était nécessaire.

Pour tout mobilier, il n'y avait dans la galerie qu'un modeste bureau dans un recoin tapissé de livres. Stéphanie partageait son temps entre son atelier et la galerie où elle relayait Jean-Pierre ; ce lieu était hors du temps serais-je tentée de dire car, à sa manière, la galerie, elle aussi, était un atelier.

Jean-Pierre se leva ce jour-là pour accueillir la visiteuse inconnue que j'étais. À qui avait-il affaire ? Il attendait. Interrogatif, il sondait celle qui était en face de lui. Ce qu'il faisait tout autant, je le réaliserai plus tard, quand il était confronté à un lieu inhabituel où il allait devoir séjourner. Appréhension de l'inconnu ? Bien plutôt, immense désir/besoin d'harmonie. Il adoptait ou n'adoptait pas. Nous nous sommes tout de suite trouvé des passions communes – François Augiéras, Miklos Bokor – et cela m'ouvrit toutes grandes les portes. Plus qu'une galerie au sens habituel du terme, *Remarque* était un Univers.

Jamais Jean Pierre ne s'interposait entre les œuvres et le visiteur ; celui-ci pouvait engager avec elles un dialogue silencieux. Toutes appartenaient de fait au monde intime des deux galeristes, monde facétieux parfois, monde silencieux le plus souvent, confidentiel. À *Remarque*, les œuvres – je songe à celles de Magali Latil – parlaient intensément mais à voix presque basse, comme il sied pour la confiance. Car il s'agissait bien de confiance. Confiance était le mot.

Après avoir laissé le temps au temps, Sintive se dirigeait parfois vers l'une des étagères et en tirait un ouvrage. Les mots, imprimés en typographie, avaient sur la feuille blanche en Vélín d'Arches le même espace de résonance que les dessins ou les photographies sur les murs. Noble était la matière, noble était le support. Parfois Jean-Pierre lisait alors lui-même, il le fit ce jour inoubliable où Miklos Bokor vint à la galerie et s'arrêta longuement. Il s'y tenait ce jour-là une exposition de Stéphanie Ferrat.

Poètes et plasticiens étaient le plus souvent des amis de longue date qui avaient participé à l'immense aventure éditoriale de Unes. La galerie était l'occasion de rencontres et d'étonnants duos ; une édition originale limitée à 33 exemplaires comprenant un poème et une œuvre originale accompagnait chaque exposition. Le vernissage donnait lieu à une lecture faite par le poète lui-même, venu souvent de loin. Moment de ferveur intense. Tous restaient debout pendant cette lecture. Inoubliable est pour moi la lecture de *Le récit d'il neige* de Caroline Sagot Duvaux. Ce jour-là Philippe Guitton était arrivé au dernier moment brandissant un paquet de feuilles volantes en papier pelure sur lequel il venait de taper à la machine un texte de Samuel Beckett. Jean-Pierre était extraordinairement ému.

« Je suis mort parce que je n'ai pas de désir » (René Daumal mai 1943). Ces lignes, Jean-Pierre les a mises à la première page de l'anthologie poétique qu'il conçut avec la médiathèque des Quatre Chemins et son amie Martine Pringuet. De désir, Jean-Pierre n'a jamais été rassasié ; de désir pour la beauté - illimitée, de désir pour un partage inconditionnel dans l'amitié ou dans l'amour, de désir pour les aventures de l'esprit, toujours audacieuses, de désir pour ces innombrables saveurs qu'offre la vie et qu'il convient de savoir déguster. Pour lui, l'amitié était une fête. Nous l'avons arrosée avec un vin qu'il avait élu, un vin mûri au pied de la Sainte Victoire de Cézanne, un vin âpre et d'une élégance rare. Pour « nos moments si précieux », ceux à venir, il s'inquiétait qu'il y eût encore quelque part un Château Simone. C'était il y a si peu de temps encore.

Anne Bernou, historienne de l'art

Fax reçu une nuit de 1996 :

*Quelque chose se passe, et du moment que cela a commencé rien
ne sera plus pareil
Paul Auster*

il est des Hommes qui donnent – au jour – dans une extrême précision révèlent la
création et tout autour bien plus que du lien jour après jour ils tissent de « la famille »
les passeurs énormes Jean-Pierre

comme amputé on reste continue presque malgré le temps pensé juste avant que
soit et que mourir arrive

on traverse la catastrophe pour qu'elle devienne sèche cicatrice sous le pied
j'énumère

une ancienne éternité dans la paume un caillou blottit le dialogue des chants vrais
d'intégrités tremblantes un alcool soulevé jusqu'au ciel des mains qui touchent
d'autres mains les dérives jusqu'au point du jour un horizon...

l'atelier et ton regard manquant quelques traits stratifiés comme barque soutenant
ton corps

regarde, ferme les yeux, regarde, ce que tu vois, n'est plus ce que tu voyais – Bernard Réquichot

Magali Latil, peintre

16 février 2021



« Dormir sur pied
dans ce que fond la foudre

Harde hébétée
dit : non !

C'est ce qu'on aime
avec : non !

Arrêter la mâchoire
dans l'embrassement »

Patrick Wateau, poète

C'était l'un de mes plus anciens complices, du temps où je n'en avais guère, un compagnon de route dès les années 1980 et le début des éditions Unes – où il devait très vite accueillir deux de mes livres et surtout trois volumes de George Oppen, dans un enthousiasme sans faille (de sa part) et une indifférence quasiment générale.

Nous avions le même âge, à six mois près. Bernard Noël nous avait présentés à Royaumont, à l'occasion de l'un des tout premiers séminaires de traduction collective (consacré à Roberto Juarroz) au cours duquel Jean-Pierre provoqua dans une chambre de l'abbaye une inondation mémorable.

Paradoxalement, nous nous sommes assez peu côtoyés durant ces années de travail en commun, bien moins que par la suite en tout cas. Jean-Pierre était un irréductible sudiste et je ne quittais guère Paris à l'époque, vivant dans la communauté dispersée des réfugiés du Cambodge dont je me sentais plus proche que des poètes français, pour l'essentiel. Et puis les lectures, les rencontres n'étaient alors pas si fréquentes, en dehors du rendez-vous annuel de la place St-Sulpice : on s'écrivait mais on se voyait rarement, chacun bricolait dans son coin, on se téléphonait parfois, on échangeait des livres et des impressions. La poésie échappait encore aux institutions, c'était un temps moins balisé, plus fraternel.

Jean-Pierre était bien un frère en tout cas, à la fois caustique et tendre, chaleureux et discret. Et quel catalogue n'a-t-il pas édifié, en deux décennies à peine ! Je lui dois en particulier la découverte de Roger Giroux, de Fabienne Courtade et d'Hervé Piekarski – ainsi que ma rencontre avec Guy Viarre, *in extremis*. Outre les auteurs qu'il défendait avec une constance exemplaire, dont Jean-Louis Giovannoni reste l'emblème (sans parler des étrangers...), il a publié quelques livres merveilleux et parfaitement inclassables : *Un champion de mélancolie* de Daniel Fano, le *Chant cérémonial contre un tamanoir* d'Antonio Cisneros (traduit par Hocquard et Raquel), les *Cose naturali* de Paul Louis Rossi, les poésies complètes de Bernard Lamarche-Vadel... Livres inscrits dans les marges du temps, qui n'ont rien perdu de leur lumière et continuent de vivre en nous : comme lui désormais.

Mais sa présence humaine, son joyeux désespoir, son regard toujours étonné, entre surprise et incrédulité – vont terriblement nous manquer.

Yves di Manno, poète et traducteur
Editions Flammarion

Le passeur ami

Notre première rencontre date d'avril 1993 :

Jean-Pierre, de passage à Paris, préparait une exposition des tirages de tête de ses éditions et une lecture d'Hervé Piekarski à la librairie Nicaise où j'avais mes habitudes et où, par hasard, je me trouvais en cette fin d'après-midi. Très vite au fil des Marchés de la Poésie et des manifestations autour des éditions Unes, une relation de confiance et d'amitié s'est établie entre nous. Ses livres, ses choix de textes comme ses choix des œuvres plastiques les accompagnant, ne m'ont jamais déçu. En mai 2013 j'ai été très touché par la dédicace de Jean-Pierre pour le livre (Gilbert) "PASTOR, les apparitions de la matière", dédicace qui pour moi définit bien sa personnalité et l'idée qu'il se faisait de son rôle d'éditeur et de galeriste

« Un chemin croisé de 20 ans avec toi et autant avec Gilbert et le même désir de donner à lire, à voir, à partager. J'ai rêvé, toujours rêvé, de faire ce livre et de le savoir dans tes yeux me comble de plaisir comme ta fidélité, ton amitié et + encore. J Pierre »

Merci encore Jean-Pierre.

Alain Millou, bibliophile

Très bref, mais :

Un très cher souvenir : sa gentillesse ; sa perspicacité ; sa drôlerie.

Geoffrey Squires, poète et traducteur

Pour Jean-Pierre.

Avec la chute
des horizons
tout à coup se retirent
votre encre
et votre force
blanche et
les mots de couleur
dans les papiers et les
feuilles
les gestes imprimant
l'instant.

Rafales de souvenirs
souvent
nous ensablent.
Je rêvais
les lointains revenus
chaque peur
chaque chair
qui attend que reviennent
la soif
des levées de rires
et de paroles.

Vous devenant
charnière
essence et voix
un nom colore
l'ampleur
des moissons

sur le vide fleurit
l'agapanthe.

Esther Tellermann, poète

Pour Jean-Pierre, l'homme qui vit en poésie

Un texte à écrire ? il aurait dit : « élimine, concentre, juste l'essentiel ». L'essentiel avec lui était certes concentré mais ample surtout. Ainsi ce que nous avons partagé avec lui de 1985 à maintenant.

Toutes deux bibliothécaires à Cagnes-sur-mer, puis séparées pour des projets de médiathèques, l'une à Cavaillon (Vaucluse), l'autre, plus tard, à La Trinité (Alpes-Maritimes). Ensemble, éloignées, nous avons vécu, au cœur de notre aventure professionnelle, une aventure exceptionnelle en Poésie, avec les éditions Unes.

Aventure rythmée par les programmes de lectures et expositions. Le travail sur le projet, la conception puis l'intensité des rencontres avec les poètes et les artistes. Les rires, l'enthousiasme, l'humour, la confiance, l'émotion. L'amitié dans le partage.

Les premières fois pour Jean-Pierre le si réservé et pour nous ; les bonheurs et les malheurs ensemble.

Première rencontre, 1985, au Muy. Devant sa bibliothèque. Jean-Pierre présente les livres de sa maison d'édition. Il tient les livres avec une telle délicatesse qu'ils semblent flotter sur ses doigts. Inoubliable.

Premier projet : Fernando Pessoa, Antonio Ramos Rosa à Cagnes-sur-mer. Lectures par Michel Chandeigne et Rémy Hourcade, le 10 juin 1988. Edouardo Lourenço, Bernard Noël, présences attentives. « Bureau de tabac » est « le plus beau texte du monde » pour *Libération*. La confiance s'installe.

Mai 1990. Première participation de Jean-Pierre à une manifestation. « L'Art à la page » 1^{ère} édition du salon dédié à la poésie et aux livres d'artistes. Château du Haut-de-Cagnes. Il reviendra chaque année.

Première invitation de poète à Cavaillon : Charles Juliet, mars 1994. « Rencontres avec Bram Van Velde et Samuel Beckett ». Jean-Pierre ouvre sa collection de livres illustrés et lithographies pour les vitrines et les murs de la chapelle du Grand Couvent. Préparation au Muy. Jean-Louis Murat en fond sonore.

1995, lectures et expositions « *Editions Unes, des livres singuliers* » à la Chapelle du Grand Couvent. Neuf poètes invités, un accrochage de grandes œuvres aux murs – Antoni Tapiès, Jean Degottex, Jean-Pierre Pincemin, Didier Demozay... Un catalogue remarquable. Deux cents personnes. Unes folie !

La même année, première fois encore, Jean-Pierre prend la parole en public pour présenter ses livres au colloque sur les « Livres illustrés » programmé, en partenariat avec Cavaillon, par la médiathèque de La Roche-sur-Yon.

Et ainsi, au fil des années, dans une programmation par ailleurs diverse, bouillonnante, la médiathèque accueille les éditions Unes, ses poètes, Bernard Noël, Jean-Louis Giovannoni, Stéphanie Ferrat, Ludovic Degroote, Antoine Emaz, Caroline Sagot-Duvaouroux... Des accrochages d'œuvres prêtées par Jean-Pierre accompagnent chaque lecture. La salle des Livres singuliers, ainsi nommée par Jean-Pierre prend son sens.

En 2002, après l'incendie des Belles Lettres, les éditions Unes cessent de publier.

Mais Jean-Pierre concrétise, à Cavaillon, son projet « *Les Singularités du pluriel* ». Il conçoit totalement et réalise la maquette de l'anthologie « *101 poètes, 101 éditeurs* ». Cette publication et l'exposition qu'il assemble autour, témoignent de l'inépuisable détermination de Jean-Pierre à transmettre la poésie. Il surmonte le désastre.

L'aventure continue à la médiathèque de La Trinité dont cette exposition accompagne l'ouverture, le 31 mai 2006. L'anthologie est réimprimée pour l'événement.

La Médiathèque Les Quatre-Chemins et la Galerie Remarque ont, jusqu'à l'inondation de la galerie en 2010, travaillé en résonance : les expositions s'enchaînent de Trans-en-Provence à La Trinité, indices des questionnements, résultantes de débats, aboutissements de dialogues et de premières fois sans cesse

renouvelées, accompagnées par Léo Ferré, Léonard Cohen, Alain Bashung... « *J'sais pas pas pas* » ... fredonnait Jean-Pierre en 2008.

Daphné Corregan et Valérie Rouzeau ouvrent, en septembre 2006, les partages de la décennie suivante. Les expositions et rencontres poétiques témoignent du parcours singulier de ce « grand petit éditeur » tel que le nomme son ami, Bernard Noël.

Ainsi la médiathèque est au cœur de ses missions : les publics s'ouvrent à la poésie, saisissent et intériorisent les expériences de lectures portées par le relief de la typographie, la texture du papier, la place des blancs, à l'écoute de Jean-Pierre pour une première lecture.

Découvrir, à la médiathèque, les œuvres de Serge Plagnol, Claude Margat, Gilbert Pastor. Apprivoiser l'écriture contemporaine avec Stéphanie Ferrat. Écrire en atelier avec Jean-Louis Giovannoni.

À Cavaillon : 2007-2010 ... d'autres rencontres, lectures, ateliers, expositions : « *La Poésie est ici* » en 2007. Les artistes de la galerie Remarque – Jean-Gilles Badaire, Philippe Guitton – et Caroline Sagot-Duvaurox avec Antoine Emaz pour des ateliers. Lectures avec Bernard Noël, Ludovic Degroote et « la jeune génération ».

À La Trinité, le talent, l'humilité, la fidélité de Jean-Pierre font empreinte. Et, pas seulement pour les usagers et les bibliothécaires : le 13 mars 2012, Gilbert Pastor au cours d'un entretien avec Jean-Louis Giovannoni, se confie sur son travail comme jamais avant – ni après.

Le 6 février 2012, Antoni Tapiès quitte ce monde.

À Nice une bibliothécaire choisit ce jour pour répondre à une invitation de Jean-Pierre à la rencontre. François Heusbourg ouvre sa porte : premier dialogue entre deux lecteurs amoureux des livres Unes. L'aventure s'enrichit d'un nouveau lieu, de partages, sous le regard attentif, amical de l'éditeur.

En 2013, Jean-Pierre qui a si bien discerné les poètes présents dans son catalogue, fait de même pour sa maison d'édition. Il la confie à François.

Cette même année, le Printemps des poètes se nomme, à La Trinité, « *Editions Unes parcours d'un éditeur singulier* », la galerie-librairie Arts 06 à Nice et la médiathèque Les Quatre-Chemins proposent une première double exposition autour du parcours des éditions Unes. Comme un écho à Cavaillon 1995.

La manifestation, propose accrochage d'œuvres et lectures par des poètes Unes.

Certains pour la première fois, d'autres de retour : Sylvie Fabre G, Daniel Fano, Yves di Manno...

Mireille Ravier, bibliothécaire de La Trinité accueille celle de Cavaillon, pour une table ronde animée par François Heusbourg, sur le thème « *Les voies du poème* » avec Ludovic Degroote, Daniel Biga, Martine Pringuet et Jean-Pierre Sintive qui l'ouvrira par une lecture, rare.

2017 : premier Minuscule Marché de la Poésie à Cavaillon, les éditions Unes et la galerie Remarque sont présentes. Comme une évidence. Une joie.

2020 : les « 40 ans des Editions Unes » en préfiguration à La Trinité pour le Printemps des poètes. Le projet est abandonné. Un contre-sens, une discontinuité sur ce chemin si exceptionnel.

Puis la sidération de ce 5 février.

Les deux index de Jean-Pierre posés de chaque côté du nom de l'auteur sur la couverture d'un livre Unes. Ils se déplacent lentement, contournent le nom de l'auteur, les extrémités du titre et se rejoignent sous les mots « Editions Unes », en bas. Son regard, un sourire, le petit rire qui l'accompagne, « comme un cercueil » dit-il.

Martine Pringuet & Mireille Ravier, bibliothécaires.

Jean-Pierre,
Mes mots ne seront pas à la hauteur de ce que tu es, la personne, l'éditeur, l'ami
Ils ne seront pas à la hauteur de la joie que tu nous as donnée
Je parle de toi au présent
Même si
Avec toi, tout un pan de nos vies, nos vies poètes nos vies peintres, nos vies d'amitié si grande

Ta présence, à la fois mélancolique et joyeuse
Tes silences

Où es-tu ?

Es-tu à Draguignan, dans ta galerie ? Ou à Paris, toujours dans ma mémoire,
rue Saint-André-des-Arts, te souviens-tu ? à côté de la place Saint-Michel, les quartiers de libraires
la fin des années 80

Tu te promènes avec ta valise pleine de livres, les si jeunes éditions Unes
Tu t'arrêtes vivement, tu pousses les portes
Tu promènes ta grande silhouette dans Paris, ton visage, tes livres
Tu frappes aux portes de toutes les librairies

Un ami peintre parle de ton visage si mouvant, de tes yeux
Je parle de ton éternelle jeunesse, qui va nous porter longtemps
J'ai établi domicile chez Unes, Sintive
Tu étais ma maison poésie
le cœur fragile de nos vies
Je ne connais que la joie de t'avoir rencontré. Toi, l'irremplaçable.

Fabienne Courtade, poète

OU C'EST LA MORT QUI VIENT ?

C'est par Jean-Pierre que j'ai appris la mort de notre vieil ami commun Gilbert Pastor, le 3 août 2015. N'étant pas en France alors je ne pouvais me rendre aux obsèques de celui que nous étions quelques-uns à appeler Gilbertus, ce dessinateur et peintre de grâce, d'inquiétude, d'attention, cet homme si doux ; alors j'ai demandé à Jean-Pierre de lire de ma part et de celle de ma compagne, Danièle Robert, « Nausée ou c'est la mort qui vient ? », qui est au cœur d'*Ecuador*. De le lire pour nous près du cercueil. Je sais qu'il l'a fait.

Le poème de Michaux commence ainsi, on s'en souvient : « Rends-toi, mon cœur. / Nous avons assez lutté. / Et que ma vie s'arrête. / On n'a pas été des lâches, / on a fait ce qu'on a pu. » Voilà ce qu'il écrivait en 1929, le barbare, à tout juste trente ans...

Plus de cinq années ont passé, le poème a été dit près du cercueil et, au-delà des adieux, de tous les adieux de notre cœur, de sa puissance à garder en lui nos morts en dépit du temps et de nos corps qui se défont, la litanie des amis qui s'en vont fait si mal, s'emballe tant – Gilbertus, et l'autre Jean-Pierre plus proche encore, et Jo (Joseph, Joseph Julien), Jean-Jacques, Jean-Luc, et Gérard il y si peu, un an tout juste, Gérard qui me manque tant, presque jour à jour me manque : c'est une fratrie qui tombe, la vraie, celle du sang mental. Elle essaie de crisper mes mains pour la retenir et je ne retiens pas, n'y arrive pas.

Aujourd'hui c'est Jean-Pierre. Nous avons le même âge. Seuls quelques mois nous séparaient – j'étais son aîné, nous en plaisantions.

On a fait ce qu'on a pu... Jean-Pierre, dont le cœur vient de lâcher et avec qui le sort n'a pas été tendre, a fait bien plus, et au fond très vite : sous son égide les éditions Unes se seront hissées en peu d'années au niveau d'importance, d'élégance, de d'intensité découvreuse de GLM ou, plus proche de nous, d'Orange Export Ltd. On ne va pas faire de palmarès ; mais certaines des *œuvres* de la poésie contemporaine, et pas uniquement françaises, savent ce qu'elles lui doivent, combien elles ont été portées par sa *philia*, sa force d'accompagnement, ses talents de lecteur et d'organisateur, son sens des valeurs plastiques – dont la typographie, qu'il aimait amoureusement, participe de plein espace. Ceci sans doute aucun, hélas, au détriment de sa propre écriture...

C'est Giroux qui nous a rassemblés : par le biais de l'édition, en août 1982, de *Et je m'épuise d'être là*. Il s'agissait de l'une de ses toutes premières publications – la sixième exactement – et je me dis alors, à l'annonce de la parution, qu'un homme qui publiait Giroux... ne pouvait être... fondamentalement mauvais. Mais c'est grâce à Paul Auster que nos liens se sont resserrés. J'avais fait paraître en 1985 – dans le n° 5 de *Chemin de ronde*, traduits par Danièle Robert – de larges extraits de *Murales* et la totalité d'un autre recueil de Paul, *Dans la tourmente*. *Murales* aurait dû, par la suite, figurer en son entier chez Parenthèses, au sein de la collection liée à la revue. Cela n'a pu se faire (nous savons bien, ici, ce que sont les aléas de l'édition). Lorsque nous avons eu la certitude que l'affaire allait capoter, Danièle et moi avons confié le manuscrit de *Murales* à Jean-Pierre. Pour nous, il lui *revenait*. Il avait peu avant fait paraître *Espaces blancs* dans la très belle traduction de Françoise de Laroque ; et Giroux et Bernard Noël avaient ouvert le bal de l'affection. (Auster, faut-il le rappeler, était quasi inconnu en France à l'époque.) Après *Murales*, trois livres de Paul se sont retrouvés au sein du catalogue des éditions Unes ; tous trois – dont *Disparitions*, qui rassemble la totalité de l'œuvre poétique – traduits par Danièle, qui par eux a vu s'*amplifier* une poésie de traduction dont on sait aujourd'hui la décisive présence.

Jean-Pierre et moi avons collaboré à deux autres projets éditoriaux pour Unes. Ce fut dans une souplesse heureuse, une rapidité enjouée, très attentive, technique sans raideur ; alors même que, pour le second, nous vivions l'un l'autre *nella via dell'angoscia*. Je garde le très beau souvenir de ces moments de travail et voudrais dire que cet homme qui souvent surjouait un côté bourru et caustique était d'une grande délicatesse. Celle-ci, il me l'a témoignée aux plus mauvais moments, et comme peu, très peu dans ces circonstances. Avec pudeur. Je n'oublie pas.

Le reste, les rires, les discussions, les moqueries, les engueulades, les coups bus ensemble, je le tiens dans l'histoire immatérielle de l'amitié, dans le présent de ma chambre verte. *Ciao, ragazzi!*

Christian Tarting, écrivain et traducteur

avec Jean-Pierre Sintive

il faut regarder les nuages

quelqu'un s'éclipse
et ce qui est passé s'en est allé
le silence parfois prend toute la salive

il faut regarder les nuages

... « cela dévide de soi
cela s'envole »¹
cela houle se déroule s'écoule

se dissout « *larme dans l'air* »²

on se dit qu'on ira marcher
l'absence sous le pied

je me souviens que la corneille
n'arrêterait pas de pester

cette trace est là
déjà là depuis longtemps

avec l'acuité
de l'inconnu de l'autre

Cancale, 2021

Erwann Rougé, poète

¹Pierre-Albert Jourdan, *L'espace de la perte*, éditions Unes, 1984.

²Taliesin, poète, VI^e siècle.

À toi, Jean-Pierre, qui ne quitteras pas ce temps des virgules encore qui me reste,
sans la rhétorique et livrant ses narines à l'intuition redoutable
l'assidu
aiguise lettres et images au fil des chansons
sans surplomb,
s'éclaire aux lueurs d'amitié jubile, camarade,
s'apaise du si peu par admiration,
s'apaise de colère par détresse, se dresse
par élégance et chaussé de délicatesse
planque à peine les larmes dans la rigolade,
l'œil à demi scrute à travers le verre correcteur, à demi, par-dessus,
rêve,
il tient le fil des pages que d'autres rempliront,
il endort le minotaure à coups de drôleries, coud dans son livre d'heures
des mutilations,
et nous nous reposons le temps d'un verre
du monde méchant et de nos fatigues traîtresses
et nous nous délestions de patronymes près de Pessoa,
car nous ne sommes rien, non, que notre vue notre ouïe,
inuits !
dans la famille sans pédigrée
où il abandonne son nom
pour délivrer les nôtres de parentèle et le sien de possession,
dans les jeunes mains de demain,
pour ne conserver qu'Unes parmi d'autres nos ritournelles dans le temps qui passe,
alors l'ultime intuition choisit le gardeur de troupeau qui saura dire avec Dickinson :
I am Nobody/ are you Nobody too ?

C'est un honneur, monsieur, d'avoir ri et pleuré avec vous.

Caroline Sagot Duvaux, poète

Un Unes

*Il ne cessera pas cet éclair qui peuple
mon cœur de fauves exaspérés,
de forges cholériques et d'enclumes
où le métal le plus frais se fane ?*

Nous aurions pu tendre la main et tirer de leur sommeil tant de livres. J'ai rouvert le grand format vélin, titré en capitales rouges : HORMIS TES ENTRAILLES. Mon premier Unes – comme on dit mon premier amour. Venu dans la main par le hasard libraire, après l'envoi par une amie de quelques vers natifs du chevrier céleste Miguel Hernandez – première publication française, datée 1989.

Évidence de l'objet fini – couverture à rabats, la figure imprimée, vignette noire enceinte dans le cercueil formé par les noms : auteur et titre, Unes en bas. Papier vierge en quatrième, papier chiffon dit *naturel*, à défaut de nom. Un tombeau, matière pour la mémoire, à ouvrir des deux mains et à lire.

Sous le pouce, le nerf – la main du papier. De la carte cousue à l'intérieur, papier soyeux opaque à l'encre. Noir d'empreinte typographique, profond et scintillant. Art de la main et de l'œil posés sur les machines – hors les triomphes du calcul.

Traduction exacte, de poète – Giovannoni, avec Urrego : « L'éclair qui n'a de cesse » : *El rayo que no cesa*. Autour, les marges immenses, espace blanc de l'imaginaire.

Longtemps il trancha seul, modèle incomparable entre les livres de poches glanés chez les bouquinistes. Puis faire des livres, alors l'apprendre : histoire récente de l'édition – un témoin parle, lâche des noms. En passant, une évocation, admirative : « Jean-Pierre Sintive, qui fait les Editions Unes ». Un arrêt – des reprises de conscience.

Donc, les Unes sont faits par quelqu'un – ils ne sont pas tombés de leur seule évidence dans l'existence ; ce quelqu'un existe – il a un nom –, il faudra le rencontrer ; cette rencontre comptera – elle a déjà eu lieu.

D'autres hasards – mon œil – et ça s'est fait. Ont joué les attractions, les regards rapprochés, les corps ivres, des livres sur la table, les rencontres singulières multipliées – ainsi sous *Les Petits Toits du monde*, vaste maison ouverte aux poésies vivantes face à la montagne. Où la voix de Jean-Pierre résonnait – et la main, la peau fine, les doigts minces effilés, recourbés en arrière, scandait la syncope, qui était tout.

*Cet éclair n'a de cesse ni ne s'épuise :
en moi-même il a pris son origine
et exerce en moi-même ses fureurs.*

Combien de têtes se tournent, de mains à présent se tendent vers un Unes, touchées par une voix et une matière aimées par lui ? Si tu es de ces amis inquiets pour la maison Unes – ignorant la discrétion de son continuateur fidèle et sûr, la passation si franche et claire, et la confiance heureuse que n'a cessé de manifester Jean-Pierre Sintive pour l'œuvre éditoriale menée par François Heusbourg –, rassure-toi, lectrice, lecteur : Unes est vivante. De ses auteurs, hommes et femmes, de toi et de son éditeur.

**Nicolas Marquet, responsable d'édition
Editions Unes**



Si t'appuies : ça...

Philippe Guitton, peintre